

Terminus

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal, Québec, H2W 2K2
Té. : 514 281-1594
Courriel : info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

Graphisme de la couverture : Marie-Josée Morin
Conception et photo de la couverture : Nathalie Lagacé
Direction littéraire : Tania Viens
Mise en page : Lise Demers

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Lagacé, Nathalie, 1974-

Terminus

ISBN 978-2-924461-29-7

I. Titre.PS8623.A384T47 2016

C843'.6 C2016-941193-1

PS9623.A384T47 2016

ISBN Papier : 978-2-924461-29-7

ISBN PDF : 978-2-924461-30-3

ISBN ePUB : 978-2-924461-31-0

Dépôt légal : 3^e trimestre 2016

© Les Éditions Sémaphore et Nathalie Lagacé
Diffusion Dimedia
539, Boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Qué), Canada H4N 1S2
Tél. : 514 336-3941
www.dimedia.com

NATHALIE LAGACÉ

Terminus

R O M A N

Remerciements

Écrire un roman est une idée folle qui a germé l'un de ces petits matins, sous la lumière d'un lever de soleil, entre une gorgée de café et une bouchée de rôti. Chose certaine, ce projet n'aurait pas été mené à terme sans l'appui de mon entourage, et c'est pourquoi je leur adresse mes remerciements.

Merci à ma mère, qui m'a initiée au monde des livres; aux membres de ma famille, pour leur soutien et leurs encouragements dans toutes mes aventures; à mes premières lectrices, Josée, Corine et Laure, qui m'ont aidée à façonner un manuscrit présentable; à Tania, ma directrice littéraire, qui m'a guidée avec franchise et respect, et avec qui j'ai tant appris; ainsi qu'à Jean-Marc, mon amoureux, le plus fidèle supporteur de l'être échevelé aux mille et un projets que je suis.

À tous ceux qui travaillent
dans l'ombre des foules,
là où on se sent seul.

NOIR
Comme la nuit

Dans mon lit

Mercredi, 3 h 19

Au creux de mes draps, dans un champ d'insomnie, je rumine mes pensées telle une vache morose.

Voilà cinq ans que l'on picore ma dignité, et je ne crois plus que ma façon d'agir puisse faire une différence. Témoigner du respect et de la gentillesse envers autrui s'est avéré rapidement un trajet à sens unique, un chemin boueux dans lequel je m'enlise sans fin. La froideur est devenue la température ambiante de ma routine et, les membres engourdis dans le quotidien, je me bats sans conviction. Mon être ne cesse de pâlir. Je m'efface.

Contaminé par le courant d'air sociétal qui s'infiltré par les portes de mon autobus, mon système humanitaire agonise. Une maladie où l'indifférence règne sur mille maux. Des mots muets derrière des yeux fuyants, un non-dit au bout des cils. Assise derrière mon volant, j'affronte un défilé d'indifférence journalière. Je m'écrase devant l'arrogance qui me pique de la pointe d'un menton, je sursaute devant la violence démesurée d'un simple geste, je transpire sous la haine qui me respire à grands coups de poumons, je disparaîs lorsqu'on m'ignore derrière un texto. Je vois la perversité dans un sourire sans sagesse, j'entends la folie d'une discussion sans amis; la drogue explose dans des corps saccadés, l'ivresse coule sous la mollesse de peaux traînées...

Peu à peu, les chairs durcies sous les cicatrices, j'ai dû me frayer un chemin à travers le chacun-pour-soi. Aujourd'hui, je dévore moi-même l'âme des autres pour gonfler l'importance de ma petite personne. Je marche fièrement dans la honte, le regard baissé. Le portrait est sombre et s'épand comme une immonde épidémie. Une tache qui s'étend sur une société de plus en plus désespérée. Une société dont je fais partie.

Tenace, je nage avec concentration dans cette eau trouble. Survivre, nager, survivre, nager, nager, nager! Avec la force qu'il me reste, je tente de ressurgir une fois à la maison, un nid dans les bois, là où les oiseaux chantent, les grenouilles coassent et gaiement tout le reste jacasse.

Je m'empresse d'ouvrir mon cœur; peu à peu, ma peau bleutée se réchauffe, mon visage revit et, enfin, je souris.

Avant de conduire des autobus en plein centre-ville, je me prélassais dans un tout autre monde, le petit milieu fermé et parfois hautain qu'est celui de la culture et de la création. Mes premiers jours à titre officiel de conductrice d'autobus ont été déroutants. Vivre la vie sans la toucher, sans la sentir, sans la frémir... Comment ai-je pu me promener dans la foule sans connaître son désarroi ? Comme une fleur éblouie par le soleil, je n'ai pas vu dans quelle merde j'ai poussé. La pauvreté, la détresse, l'alcool, la drogue, la solitude, la violence... la macabre découverte d'une communauté qui s'est dévoilée à la tombée du jour. Celle qui, sous l'effluve d'un soûlon, m'a dit un soir :

— Tiens, tiens! Garde-moé donc la belle conducteuse! C'est ça que té, hein? Parce qu'on dit *conducteur*, feck toé, té une...

Conducteuse! Un mot innocent et sans importance, mais dont l'incongruité s'est mise à crier et à faire écho en moi. Comme la balle d'un fusil, il s'est enfoncé, m'a percée et vidée du peu d'estime qu'il me restait. Les yeux grand ouverts, j'ai vu avec effroi ma crédibilité s'envoler avec mon bagage de vie sous le bras... Je ne suis qu'un être d'insignifiance.

Dans le noir de ma chambre, je frissonne.

GRIS

Comme la nostalgie

Rue Monkland

Vendredi, 18 h

Je suis en pause pour deux heures. Je dois m'occuper, me réfugier, trouver un endroit pour passer le temps, comme tous les jours. Je me sens comme une itinérante qui vagabonde dans la ville froide et grise de novembre. Je croise dans les vitres des magasins le reflet de cette personne qui ne me ressemble pas. Cet uniforme. Je l'enfile sans l'endosser. Alors, de vitrines en désappointements, je me retrouve dans un café qui semble être un bon abri. Il me faut au plus vite chasser le cafard de cette vie décevante avec un bon café mousseux.

Tout en taquinant mon petit réconfort du bout des lèvres, j'entortille une mèche de cheveux autour d'un index, perplexe. Je regarde par la fenêtre en espérant voir passer une solution, mais seule la lourdeur de la nostalgie se promène. Elle me fait signe de la suivre; même si je refuse, elle m'ensorcelle, hypnotise tout mon ciboulot et me ramène à cette journée où tout a changé.

Je revois la scène comme si c'était hier. Assise à mon bureau de designer télévisuel, où, tremblante à la suite de mon licenciement, je fais mes boîtes. Quitter mes collègues, ma deuxième famille, était fort éprouvant. Tour à tour, ils sont venus me lacérer de leurs adieux maladroits. Je suis partie le corps lourd d'inquiétude, un mouchoir imbibé de tristesse à la main.

Des compressions budgétaires m'ont fait perdre ce poste que j'ai occupé l'espace de trois belles années. Je me suis retrouvée dans le néant. Une chute vertigineuse de plusieurs mois, où j'ai pataugé de contrat en contrat. Le trop-plein d'incertitudes m'a amenée à explorer des avenues différentes, et c'est ainsi que des affiches de la Société de transport de Montréal ont attiré mon attention. On y voyait une belle conductrice, sourire prometteur inclus, dans un uniforme qui me semblait beau sur elle. Partante, j'ai sauté dans l'aventure!

Comme une bonne droite au coin gauche, le choc a été brutal. *Ding! Ding!* Depuis, comateuse, je me réveille tous les jours sur un

siège d'autobus avec un énorme volant entre la moiteur de mes mains, à raccompagner une centaine de passagers d'un bout à l'autre du centre-ville. *Ding! Ding! ... Ding! Ding! La porte, criss! J'veux descendre!*

Devenir « conducteuse » n'a pas été un rêve de petite fille, mais le doux confort de la stabilité professionnelle m'y a menée. La pénurie dans le domaine, ainsi qu'un désir d'équivalence des sexes dans la compagnie, m'a pratiquement garanti d'y être embaumée. Il m'a suffi de quelques mois pour me retrouver les deux pieds dans la stagnation. Un cauchemar que j'endure en échange de bons avantages sur lesquels je ne peux plus lever le nez et qui inspirent jalousie et mépris. La plupart des gens, sans connaître l'envers de la médaille, trouvent mon salaire beaucoup trop respectable pour que je sois respectée, et me rendent le change en mésestime. Une cliente me l'a bien fait comprendre un soir, dans un autobus bondé. Sans raison, elle a crié de long en large combien il était effrayant que je sois mieux payée qu'une infirmière, moi, une moins que rien, une trou du cul! Ce qu'elle affirmait était faux; néanmoins, en petite boule blessée, j'ai encaissé le déshonneur comme un disque qui saute au creux de moi... *Moi, une moins que rien, moi, une moins que rien, moi, une moins que rien...* Le fait que je raccompagne en toute sécurité des enfants, des parents, des démunis, des personnes âgées, des invalides — ou encore des infirmières — ne compte pas. Je n'ai pas de valeur aux yeux des gens.

Aigrie, je contemple ma tasse vide. Je me dis qu'avec un deuxième café, je pourrai réchauffer mes souvenirs, et je retourne au comptoir pour surconsommer. L'achat est plus coûteux que prévu : le miroir derrière la caisse me renvoie mon image et réclame d'être payé en dédain.

Je me sens moche dans cette tenue. Un costume qui m'éteint. Le test final de mon embauche... J'ai passé d'autres épreuves : un examen de QI qui m'a donné l'impression d'être intelligente, des mises en scène où l'on me criait dessus pour évaluer mon niveau de docilité, et une vérification médicale pour confirmer que tous mes morceaux étaient à la bonne place. Mais l'uniforme... J'étais aussi séduisante qu'un deux par quatre. Mon teint a verdi sous le bleu pâle du tissu et je me suis retrouvée malbâtie sous les largesses du vêtement. Écrasée par la lourdeur des tâches à venir.

Dans la salle d'essayage, je suis demeurée bouche bée devant mon reflet. Le préposé de l'autre côté s'est impatienté et m'a demandé pour la troisième fois si les grandeurs m'allaient.

— Ouache!

Pétrifiée derrière le rideau de la honte, je n'avais rien d'autre à dire. Il a répliqué que les costumes avaient été signés par un designer connu.

— Eh bien! Y doit plus s'en vanter! On dirait qu'ils ont été dessinés dans les années soixante!

Le préposé a commencé à se plaindre de la complexité de son travail depuis l'arrivée des « chauffeuses » au sein de l'entreprise. C'était la première fois qu'on me donnait ce surnom, et pas la dernière. J'ai dû apprendre à avoir de la répartie et à répliquer intelligemment pour que tranquillement mon surnom se transforme en « la p'tite », celle qui a une jolie gueule de *don't mess with me*.

Je me souviens d'avoir ravalé mon motton et pris mon énorme sac d'uniformes difformes avec l'étrange impression de me faire avaler par la fraternité des bleuets. Dire que c'est ce que je vais représenter pendant mon court passage planétaire : un être si fade à regarder!

— *Miss, whip cream on your coffee?... Miss?*

Je lève un regard hagard sur ce bel anglophone, qui me questionne de ses yeux marron espresso. Le fantasme de me retrouver au lit avec sa jeune vingtaine et la bombonne de crème fouettée m'effleure soudainement l'esprit. Sous la tentation, je mords ma lèvre, avec l'envie de crier : « AH OUI! » Je secoue vivement la tête pour remettre mes idées en place avec mes trente-cinq ans et, par respect pour mes fesses qui me font encore honneur, je refuse entre honte et résignation le *whip cream*.

Quelque peu émoustillée, je retourne dans mon coin avec ma deuxième tasse de café, dans l'attente que le temps passe...

*

Autobus 211 – Bord du Lac

20 h 59

Même si on est vendredi, pour moi qui travaille désespérément tous les week-ends, j'en suis à mon lundi, et les lundis sont difficiles pour tout le monde. Je bâille lamentablement et la soirée promet d'être une véritable séance de torture pour mes paupières. Quand on termine à deux heures du matin, arrive un moment où notre corps complotte avec notre tête dans le seul but de nous faire sombrer au pays des rêves.

Comme à tous mes « vendredi-lundi », je commence ma semaine en ramassant plusieurs corps morts ramollis par l'alcool qui peinent à tenir debout. Il y a aussi les déboussolés, qui croient que je prends le mauvais chemin quand ils sont dans le mauvais autobus. Sans oublier quelques cœurs tendres qui espèrent m'avoir comme conquête à la fin de la soirée. Bref, je raccompagne ceux qui abusent pour oublier leur vie de désabusés.

N'ayant pas l'ancienneté nécessaire pour mener une vie normale, j'endure ces horaires qui me ruinent la vie. La fin de semaine, j'arrive aux fêtes quand les convives sont aussi bourrés que ceux que j'ai trimbalés toute la soirée. Ma présence ne fait aucune différence. La semaine, je rentre à la maison quand mon copain dort, et lui se lève quand j'entre dans mon sommeil profond... Ça ne fait pas des enfants forts.

Les trois premières années ont été moins difficiles, Éric travaillait également de soir. Je dirais même que c'était merveilleux. Pendant que tout le monde était au boulot, on se gavait de grasses matinées énergisantes. En plein milieu de semaines, on allait déjeuner au restaurant en se faisant de l'œil pendant qu'on sirotait nos cafés. Le champ libre, on pouvait passer des matinées seuls au spa, sur les pistes de ski, au vent des voies cyclables, dans les boutiques à magasiner et à se trouver beaux. On se sentait privilégiés... On avait le temps de s'aimer.

Nous étions des complices inséparables et heureux, jusqu'au jour où un gestionnaire nous a séparés d'un coup de stylo. Une déchirure douloureuse et inattendue. Son poste de soir à l'usine a basculé en horaire de jour. Depuis, nous vivons au rythme de nos vies décalées. Les bons

souvenirs nous font sentir qu'avant, nous étions mieux, et sournoisement un creux s'installe. Un vide dans lequel j'entends résonner l'avertissement du formateur à notre premier jour d'embauche. Après avoir claqué ses deux énormes paluches ensemble, il a lancé de sa bouche grasse :

— Bienvenue à tous les courageux et courageuses assis devant moi! Je vais tout de suite débiter avec un conseil : regardez bien autour de vous et faites votre repérage... parce que tous ceux qui sont en couple présentement ne le seront plus d'ici deux ans!

On avait ri jaune, croyant qu'il s'agissait d'une blague, mais je suis la seule du groupe qui déroge encore à la tendance. N'empêche que dernièrement, je crains de plus en plus que mes neuf années de concubinage avec Éric se transforment en « cocubinage ».

— Madame, je dois sortir!

Je suis sur l'autoroute en direction de Dorval, je roule à la vitesse permise de cent kilomètres à l'heure et... une odeur insupportable écarquille mes narines.

— Madame, quelqu'un a vomi à la porte derrière, j'ai mal au cœur, je crois... je vais...

Et elle extirpe de ses entrailles une précision de sa situation. Une flaque visqueuse, juste à mes côtés.

L'odeur de dégueulis se mêlant aux vapeurs d'alcool de certains passagers, je me retrouve dans un *party* qui dérape. Ça sent l'ivresse. À travers les nids-de-poule, les panneaux louses de l'autobus se mettent à jouer sur un rythme techno-industriel, où les vis tintent un solo. J'ai presque du fun! Je suis la DJ de la soirée menant gaiement son public à Dorval. *Boum gling gling, titi boum gling gling, titi boum...*

J'arrive au terminus d'autobus; étrangement, personne ne réclame une deuxième tournée et je me retrouve seule avec un lendemain de fête à ramasser. Bon, ce n'est pas si terrible, je suis syndiquée. J'appelle la centrale, déclare non pas un, mais deux « vo », et je demande à ce qu'on m'apporte un véhicule de remplacement. À l'autre bout, le standardiste me dit qu'il envoie une demande pour un changement de véhicule aussitôt que possible. Il ne me reste qu'à attendre, attendre et attendre. Je me mets à valser entre sortir pour ne pas vomir à mon tour et entrer pour me

réchauffer. Je danse avec grâce, accompagnée de la musique d'une centrale électrique dont les lampadaires m'illuminent... Je suis une star!

Après deux heures de va-et-vient, je dois me rendre à l'évidence : mon cas n'est pas prioritaire. Je pense à mon pauvre collègue qui me succède sur l'horaire. Il a dû accueillir les gens ayant attendu deux fois plus longtemps que prévu à leur arrêt. Une charge qui, en général, ne veut que décharger son mécontentement. Il n'y est pour rien et moi non plus, mais les gens ne peuvent pas savoir et ne veulent pas qu'on leur explique. Pour eux, nous sommes en retard, point final. Des incompetents, des mangeurs de beignes qui se pognent le beigne.

Des horaires trop serrés, des tempêtes de neige, des gens qui nous retardent, des accidents, des bris de véhicules, des agressions physiques, des agressions mentales, des attaques cardiaques, des coups de couteau, des crises d'épilepsie, des marchettes, des rues soudainement bloquées... Ironiquement, c'est quand nous travaillons le plus fort qu'on nous blâme. Voilà pourquoi je dis que j'ai un bon travail, mais pas un beau.

Bien sûr, il y a des boulons rouillés parmi nous, mais la grande majorité fait tout son possible. Je réponds souvent aux critiques en disant :

— Assoyez-vous à ma place et faites mieux!

La plupart des gens se défilent en marmonnant. Le trafic, la lourdeur des tâches, le siège à ressort ou le gros volant leur font peut-être peur. Je crois plutôt que c'est de se retrouver à ma place, à se faire engueuler injustement, qui les effraie le plus. J'ai bien appris qu'avant de juger quelqu'un, il faut enfiler ses culottes en serrant bien la ceinture pour éviter que la surprise ne les fasse tomber!

Après trois heures de patience, on m'apporte un nouveau véhicule. Mes pantalons bien attachés juste en dessous des seins, gracieuseté de notre designer, je me sens prête pour de nouvelles aventures. En chantonnant, je me dirige vers Sainte-Anne-de-Bellevue, et roule ensuite en direction de Montréal avec mes premiers passagers. D'arrêt en arrêt, mon véhicule se remplit pour atteindre sa pleine capacité et je prends l'autoroute.

Je regarde machinalement d'un rétroviseur à l'autre et je me sens presque zen. La circulation est minime et les conversations de mes passagers créent un bruit de fond apaisant. Tout va très bien... jusqu'à

ce qu'un véhicule à ma gauche dévie brutalement sur l'accotement. Ne voyant rien qui m'implique, je continue, mais la chose se reproduit à ma droite et, cette fois, je comprends. À mon bord, des débiles ont déclaré la guerre à tous ceux qui osent s'approcher de notre zone et, bien malgré moi, je deviens commandante d'un char d'assaut. Ma troupe de soldats fait preuve d'une admirable imagination, puisqu'à court de munitions, ils remplacent les grenades par des bouteilles de bière!

J'active le 9-1-1 et je crie à la base ce qui se passe. J'ai la jambe qui tremble, le cœur qui mitraille ma poitrine, et j'espère que personne ne se pointera de nouveau à mes côtés. Je suis certaine que j'entends des coups de feu et que des bombes explosent tout autour. J'imagine des blessés qui, aveuglés par la broue des bières lancées, foncent tout droit vers les fossés.

Je suis en guerre! Je suis en guerre!

Je finis par ramener mon bataillon jusqu'au camp de base de Dorval, l'arrêt le plus près, où quatre voitures de police font tout un spectacle de lumières. Curieusement, personne n'a souvenir de cette guerre, encore moins les jeunes qui empestent l'alcool à l'arrière. Comme pris du syndrome post-traumatique, tous semblent souffrir d'amnésie soudaine. Je passe pour une folle en manque d'attention.

À mon retour, à bout de nerfs, mon chat n'a rien à foutre de mes histoires, les chiens ronflent sur le sofa et mon copain, endormi depuis longtemps, rêve probablement à une déesse blonde qui a le temps de s'occuper de lui.

Je suis si triste et je sens une certaine forme de mutisme m'envahir, me polluer la libre expression. Je m'encrasse de jour en jour. Je suis toujours seule avec mes histoires de fou et j'ai peur d'en devenir folle à mon tour.